

Haendel

en son temps

Marc Belissa



ellipses poche

CHAPITRE I

PORTRAITS

AVEC ET SANS PERRUQUE

Malgré le peu de sources nous montrant la vie quotidienne ou intime de Haendel, nous pouvons peut-être approcher sa personnalité, ou du moins l'image que les artistes en donnaient, par le biais des nombreuses représentations picturales et sculptées qui nous sont restées. En effet, Haendel fut le compositeur le plus portraituré de son temps. Le site Internet de la *Händel-Haus* à Halle en compte une vingtaine, sans les variations gravées, ce qui est absolument unique pour un musicien à cette époque. À titre de comparaison, nous n'avons qu'une petite dizaine de représentations de Mozart et encore bien moins de Bach.

PORTRAITS DE L'ARTISTE EN ORPHÉE

Le premier portrait supposé de Haendel est une miniature attribuée à Christoph Platzer aux alentours de 1710. Elle nous donne à voir un Haendel d'environ 25 ans, représenté en buste avec (déjà) une perruque et un large foulard blanc autour du cou. Le regard est doux, la bouche ironique et l'air général est celui d'un jeune homme confiant dans l'avenir. On est loin des portraits officiels et un peu guindés des années suivantes. Le deuxième, plus célèbre, est celui de James Thornhill vers 1720, une

dizaine d'années après l'arrivée de Haendel en Angleterre donc. Nous ne sommes pas tout à fait sûrs qu'il s'agit bien d'une représentation de Haendel, mais certains indices physiques le laissent penser. Il nous montre un homme d'environ 35 ans dans l'intimité, assis à son clavecin, coiffé d'un ample turban ou béret rouge cachant un crâne rasé. Romain Rolland en donne la description suivante : « une figure longue, calme, un peu chevaline ; des yeux larges et sérieux, le nez grand et droit, le front ample, la bouche énergique aux lèvres gonflées, les joues et le menton qui s'empâtent déjà, très droit¹ [...] ». Le jeune homme de 1710 semble déjà loin et l'allure générale est celle d'un homme peu gracieux qui a tendance à l'embonpoint. Dans le portrait de Balthasar Denner vers 1727, la pose est beaucoup plus solennelle et convenue, la « vieille perruque » est déjà en place et le visage est mangé par un empâtement marqué. L'écrivain Jonathan Keates y voit un « grassouillet porcelet à perruque bouclée² » d'environ 42 ans. L'artiste est devenu célèbre, il est installé et la pose académique ne nous révèle pas grand-chose de sa personnalité. L'expression est neutre et seules les poches sous les yeux et la bouche pincée avec une lèvre inférieure renflée donnent un peu de vie au portrait.

Le tableau de Philip Mercier vers 1730-1735 est emblématique d'une image qui revient souvent chez les contemporains de Haendel. Il nous dépeint un Haendel intime, un peu négligé, mal rasé, avec ses sempiternelles poches sous les yeux, ses sourcils noirs et broussailleux. Le musicien est saisi dans son intérieur devant des manuscrits, le coude gauche appuyé sur son clavecin, une plume à la main droite qui suspend l'acte de la composition. Le nez est rouge, le turban de la même couleur est incliné sur la tête dans un désordre sans gêne, la tête appuyée négligemment sur la main. Loin des portraits officiels « à perruque », on y voit un Haendel préoccupé par son art et non par son apparence, un Haendel qui pourrait être le prédécesseur du Diderot de 1772 faisant l'éloge de sa vieille robe de chambre et d'un certain laisser-aller emblématique du refus des conventions par les Lumières. La figure composée par Bartholomew Dandridge vers la même époque

1. R. Rolland, *op. cit.*, p. 35.

2. J. Keates, *Georg Friedrich Haendel*, Paris, Fayard, 1995, p. 273.

mélange la pose conventionnelle et l'intime. Haendel y est représenté sans perruque, coiffé d'un béret d'intérieur, mais sa main droite tient un rouleau de parchemin parsemé d'indications musicales et la gauche est repliée vers la poitrine dans un geste académique et peu naturel. Seule reste la figure lunaire d'un homme un peu trop porté sur la nourriture et la boisson.

Les quatre portraits suivants dans l'ordre chronologique sont sans originalité, il s'agit de ceux de Georg Andreas Wolfgang vers 1731, de Balthazar Denner en 1736 et de John Theodore Heins en 1740. L'artiste est dans sa quarantaine mûre voire sa cinquantaine, représenté en buste avec sa grande perruque ordinaire et son double menton non moins remarquable. L'habit est sans éclat, d'un marron banal et sans décorations superflues. Il pourrait s'agir de n'importe quel bourgeois londonien. La gravure de Jacobus Houbraken de 1737 était destinée à figurer en frontispice de l'édition luxueuse de la partition d'*Alexander's Feast* pour laquelle la fine fleur de l'aristocratie et même la famille royale avaient souscrit. Elle n'est guère flatteuse pour Haendel qui y apparaît plus empâté que jamais. Il a même une sorte de laideur sévère qu'on ne retrouve pas dans les autres représentations.

Tous les contemporains de Haendel sont d'accord pour affirmer que la sculpture réalisée par l'artiste d'origine française Louis-François Roubiliac pour Jonathan Tyers, le propriétaire des Vauxhall Gardens, est l'image la plus ressemblante de l'artiste ou du moins qu'elle est la seule à rendre réellement l'heureux mélange de négligé et de grandeur qui le caractérisait selon eux. La sculpture était destinée à être placée dans une niche de verdure au centre du jardin d'agrément où l'on donnait journallement ses œuvres. Elle est la première sculpture d'un compositeur vivant, indiquant sans équivoque l'immense popularité de Haendel à ce moment de sa carrière (vers 1738). Roubiliac a représenté Haendel trois fois — un buste de 1739, le monument pour le Vauxhall Gardens et enfin, le monument funéraire de Westminster, en partie réalisé d'après son masque funéraire — et le connaissait fort bien. Il a su rendre les contradictions du personnage : grandeur de l'inspiration musicale, indolence et vivacité d'esprit. Dans le monument commandité par Jonathan Tyers, Haendel est représenté en Orphée (ou en Apollon ?)

caressant une lyre. La pose est informelle : Haendel porte un bonnet de nuit, un de ses chaussons pend à son pied gauche, l'autre est tombé à terre. Les boutons du bas de sa culotte sont défaits, il est sans foulard, sans cravate, le col de son habit d'intérieur est ouvert, à ses pieds un *putto* appuyé sur une viole de gambe note ce que le compositeur est en train de jouer. Cette belle sculpture, très différente des canons officiels, nous donne à voir un génie, mais sans aucun des artifices héroïques qui caractériseront plus tard le romantisme. Un génie, certes, mais un génie nonchalant et négligé. Cette statue voyagea presque autant que Haendel après la destruction de la niche dans laquelle elle était placée. Elle est aujourd'hui au Victoria and Albert Museum. Le monument funéraire créé par le même Roubiliac fut inauguré un peu moins de trois ans après la mort du compositeur.

Les deux derniers portraits sur lesquels nous pouvons nous arrêter sont de la même main, celle de Thomas Hudson. Le premier de 1748 est l'exemple type du portrait officiel, celui-là même qui a fait parler Berlioz de « lourde face emperruquée ». La haute perruque blanche encadre un visage vieilli mais encore alerte. La main gauche tient une partition, une autre posée sur la table porte l'inscription *Messiah an Oratorio*, l'habit est brodé, riche, décoré de boutons d'argent. Il sangle une bedaine respectable qui entend montrer la réussite du compositeur installé et couvert de dignités. Le torse est bombé, les jambes écartées comme pour solidifier l'assise de la gloire. Son poing fermé est appuyé sur la jambe dans une pose quasi militaire d'homme d'État. C'est encore le portrait d'un artiste, mais d'un artiste vainqueur, arrivé au faite des honneurs, et qui peut encore engager des combats comme le montre le sourire en coin qui affirme qu'à 63 ans il n'a pas dit son dernier mot.

Le deuxième est d'une tout autre tonalité. Commandé par son librettiste et admirateur Jennens, il représente Haendel en 1756, trois ans avant sa mort, quand, aveugle, il ne peut plus composer ni même diriger ses œuvres et doit se contenter d'improviser sur son orgue. Le visage triste, le regard absent et vague, ne donnent pas de signes de cécité, l'absence de sourire contraste avec la richesse de l'habit et du mobilier qui l'entoure. L'épée au côté et le tricorne sous le bras lui donnent l'air d'un grand seigneur, mais d'un grand seigneur près de sa fin. La pose

est digne, mais cette fois-ci Haendel est assis et ne semble pas pouvoir se relever. C'est un homme qui n'a plus grand-chose à espérer de la vie et qui attend la mort.

TÉMOIGNAGES ET LÉGENDES

Ces portraits ne nous offrent néanmoins que des images statiques et biaisées par les codes picturaux du personnage qu'était Haendel. Ses contemporains peuvent les compléter si l'on prend soin de faire le tri entre les témoignages de première main et les légendes colportées après sa mort, hélas, beaucoup plus nombreuses que les anecdotes vraisemblables. La plupart des témoignages sur l'aspect physique ou moral de Haendel datent des dernières années de sa vie, à l'exception du récit de Mattheson. Ils ne donnent donc qu'une vision très partielle du personnage, mais tous sont d'accord pour affirmer que Haendel était un homme « plus grand que nature », comme l'écrivait Jean-François Labie¹. D'une stature amplement au-dessus de la moyenne de son époque, il est « largement taillé » et déplace une « silhouette imposante », écrit Hawkins. Burney ajoute qu'il était fort « corpulent ». Sa sempiternelle grande perruque blanche, déjà un peu démodée vers la fin de sa vie et qu'il ne quitte que dans l'intimité, lui donne encore plus de hauteur en société. Habillé avec soin, il porte un habit brodé, un tricorne à la mode, et l'épée au côté, mais il n'y a là rien que de très normal, même pour un bon bourgeois de Londres qui veut se donner du *gentleman*.

Il aime marcher et arpente les rues de Londres, parfois perdu dans ses pensées, et se parlant à lui-même disent les contemporains. Il n'a jamais voulu posséder sa propre voiture et en louait une quand il en avait besoin. Avarice ou simplicité assumée ? Il ne manquait pas de nouveaux riches pour lesquels posséder carrosse était le rêve de toute une vie, mais Haendel n'était pas de ceux-là. De toute manière, Haendel se meut dans un cercle et un espace restreints : les demeures de ses amis, de ses protecteurs, les lieux qu'il fréquente se trouvent tous à portée de quelques minutes de marche de sa maison de Brook Street

1. J.-Fr. Labie, *op. cit.*, p. 370.

dans le quartier de Hanover Square. Le Londres de Haendel n'est pas encore devenu la ville étendue qu'on connaît aujourd'hui. Sa démarche est, paraît-il, assez disgracieuse. Comme beaucoup de gens dotés d'un solide surpoids, il a tendance à se déplacer en se dandinant.

Haendel est respecté dans son quartier et son maintien est digne. Sa politesse est naturelle, il est courtois, sauf quand il se lance dans une de ses colères coutumières (mais elles se produisent plutôt dans le cadre professionnel). Ses doigts sont ceux d'un gros homme et les contemporains sont étonnés de leur agilité dès qu'il les pose sur le clavier. Malgré sa stature et son poids, Haendel est un homme vif et alerte.

Il lit peu ou du moins possède peu de livres à sa mort. Sa culture a été acquise lors de ses années de formation, il fréquente nombre de gens de lettres, mais sa préférence va souvent à des textes littéraires déjà anciens. En revanche, il aime la peinture et quand il le pourra, il fera l'acquisition d'une belle collection de tableaux comprenant notamment un Rembrandt.

Haendel n'est pas un ermite, il jouit de l'amitié d'un groupe choisi de proches qui l'invitent fréquemment, où sa compagnie est appréciée autant pour la musique qu'il joue que pour son humour caustique, lui aussi devenu proverbial, d'autant qu'il avait le don de raconter les histoires et les anecdotes avec un solide accent allemand qui devait ravir l'assistance. Parmi ceux-ci, les Granville, les Delany, les Harris resteront des amis fidèles jusqu'au bout. Plus jeune, il avait un grand nombre d'amis quand il fréquentait le salon du comte de Burlington ou la demeure du duc de Chandos. Plus tard, il « fréquente » chez les Shaftesbury. Il est admis dans le cercle très restreint de la famille royale et entretient des relations quasi amicales avec la reine Caroline, femme du roi George II, mais ses relations et ses amitiés ne se limitent pas aux grandes familles aristocratiques. Parmi ses amis proches : son courtier, un teinturier, un parfumeur, etc. Haendel aime les ambiances collectives des *coffee houses* où l'on bavarde en fumant sa pipe, des tavernes où l'on joue de la musique en vidant quelques bouteilles. En revanche, en vieux célibataire, il invite peu ou pas, c'est en tout cas ce que laisse penser son inventaire après décès qui ne comporte pas de meubles de salon.

Haendel est doté d'une santé de fer, malgré une « descente » et un « coup de fourchette » notoires que ses biographes excusent en faisant porter la responsabilité à sa « complexion », à sa « nature ». Son intempérance — peu compatible avec la légende d'un Haendel séraphique — ne devant pas apparaître comme un vice crapuleux, elle est présentée par Mainwaring ou Burney comme le fruit d'une « organisation physique » particulière et non comme une basse goinfrerie. Haendel mange et boit beaucoup, mais il n'est pas que gourmand, il aime les bonnes choses. Les comptes des maisons aristocratiques qui l'accueillent dans ses premières années anglaises attestent qu'il ne se refuse rien. En revanche, il semble avoir le vilain défaut de se réserver les meilleurs morceaux. Une anecdote qui semble vraisemblable raconte, qu'invité chez Haendel, son ami Joseph Goupy, étonné de voir le compositeur s'absenter pendant le repas médiocre qu'on lui servait, le retrouva en train de « descendre » une bonne bouteille dans une autre pièce. Goupy en tira une caricature féroce intitulée *A Charming Brute* où Haendel était représenté sous les traits d'un porc, jouant de l'orgue assis sur un tonneau et entouré de toutes les victuailles possibles et imaginables. Un cartouche avec l'inscription *I am myself alone* rend la charge parfaitement transparente ! Leurs relations amicales n'y survivent pas...

Ses inimitiés sont aussi solides que ses amitiés : il n'aime pas beaucoup son collègue Pepusch, ni le musicien Maurice Greene, mais quand il lui arrive de se brouiller avec l'un de ses amis, il est prompt à se réconcilier. Bref, Haendel a su provoquer chez ses contemporains des amitiés chaleureuses et durables — l'exemple type est Mrs. Delany, une admiratrice et amie pendant toute sa vie —, mais aussi bon nombre d'ennemis irréconciliables que sa « brutalité » devait rebuter.

Haendel travaille vite et beaucoup, il est doté d'une capacité de concentration spectaculaire, il vit dans un état de pression quasi permanent quand il compose — et il compose presque tout le temps ! —, il bouillonne d'idées, de projets, d'inventions à mettre en œuvre. Jamais en repos, son inspiration musicale est perpétuellement tendue, mais il est extrêmement exigeant avec ses collaborateurs (librettistes, chanteurs, techniciens, etc.) quand ils ne suivent pas son rythme frénétique. Ses colères à l'égard des chanteurs qui refusent de se plier à sa volonté

sont célèbres. On sait moins qu'il entretient d'excellentes relations avec certains de ses interprètes les plus « musiciens » et les plus fidèles comme John Beard, Susanna Cibber ou Anna Maria Strada del Po. Même les membres de la famille royale font profil bas quand il s'énerve en leur présence. Haendel sait jouer de sa « brutalité » pour obtenir ce qu'il veut, mais elle peut retomber aussi vite qu'elle est apparue et se terminer dans un éclat de rire. Cette brusquerie se manifeste également dans sa manière de se soigner. Quand il doit subir une série de bains de vapeur à Aix-la-Chapelle en 1737, il se livre à une véritable cure de cheval. De même, à peine remis d'une attaque de paralysie à la main, il se lance à nouveau à corps perdu dans le travail. Haendel est visiblement courageux et « dur au mal », il subit sans rechigner trois opérations fort douloureuses aux yeux quand la cécité le menace.

Personnage contradictoire, célibataire endurci mais jouissant de l'amitié sincère d'un groupe d'amis dévoués, brutal dans ses colères, mais chaleureux dans ses affections, Haendel est aussi invariablement présenté par ses contemporains comme un homme d'une grande bonté personnelle et d'une loyauté à toute épreuve envers certaines causes charitables. Son visage parfois placide n'exclut pas un air de bienveillance générale. Haendel est très attaché à certaines œuvres de bienfaisance dont on parlera plus loin. Son testament en fait foi, il lègue des sommes considérables à des institutions destinées à aider les familles des musiciens dans le besoin, il fait jouer le *Messie* à Dublin pour une association d'aide aux prisonniers, il soutient des hôpitaux, des orphelinats, des sociétés d'aide, mais aussi et surtout le Foundling Hospital dédié aux orphelins de Londres. Il fait des cadeaux somptueux pour le mariage de sa nièce, il aide financièrement la veuve de son maître de Halle, Zachow, et fait preuve d'une grande générosité envers ses proches dans ses legs.

La question de la vie sexuelle et sentimentale de Haendel est et restera un mystère à peu près total. Aucune source sérieuse ne nous donne la moindre indication à ce sujet. La rumeur a couru alors qu'il était en Italie qu'il entretenait une liaison avec une chanteuse protégée par le prince de Médicis, mais rien ne le prouve et quelques indices tendent même à rendre la chose peu probable. On ne lui connaît aucune